

Notre Marine.

Ce qu'elle est, ce qu'elle devient.

Un article de notre correspondant français.

L'incident de Fachoda est clos. Une fois encore on aura mis en évidence l'incapacité des hommes qui, en 1882, ont contribué à nous faire abandonner l'Egypte...

Nous devons reconnaître nos fautes, comprendre que les actions ont le droit d'en profiter, nous appliquer à préparer l'avenir pour être en mesure de les réparer, et surtout nous devons nous garder de prendre les attitudes inutilement menaçantes ou les airs boudeurs de gens froassés dans leur dignité.

Par lui-même, notre recul à Fachoda est sans grande importance. Ce qui est sans grande importance, c'est le surcroît d'orgueil que cette victoire diplomatique donnera à nos voisins. Dans les nombreuses questions qui nous divisent, nous pouvons nous attendre à les voir de moins en moins disposés à la justice et à la conciliation.

Aussi cette demande est sur toutes les lèvres: — Pourquoi notre flotte n'est-elle pas en mesure de nous permettre de défendre nos droits dans les confins coloniaux?

A une question de ce genre, il y a deux réponses. L'une nous conduirait à des considérations budgétaires ou techniques, à montrer notre infériorité numérique vis-à-vis d'une flotte pour laquelle on consent des sacrifices pécuniaires doubles des nôtres, à critiquer nos programmes sans ampleur, les conditions mesquines imposées à nos constructeurs, les inconvénients de nos groupements d'escadre, la mauvaise organisation de nos colonies, etc...

Cette cause de notre infériorité manifeste, elle est toute entière dans l'absence absolue du sens marin chez les Français, dans leur ignorance chronique des choses de la marine, et si le lecteur veut bien me suivre dans un très court exposé historique, j'espère l'amener à conclure que si nous voulons un jour être forts sur mer, c'est d'abord tout un côté de l'esprit public qu'il s'agit de modifier profondément.

Jusqu'à Richelieu, il n'y a pas de marine. On relève à peine quelques essais aussitôt abandonnés qu'entrepreneurs. A dix-huit ans, le futur cardinal ressent un violent dépit en apprenant l'insulte faite en pleine paix, par un amiral anglais, à l'un de nos rares navires.

C'est ce fait secondaire qui, plus tard, éveille en son âme l'instinct de la grandeur que la marine peut donner à un pays. Arrivé au pouvoir, maître tout puissant des destinées de la France, il devient alors le créateur de notre flotte nationale. Quant il est parvenu à la charge de grand maître de la navigation, il ne trouve à flot que de pauvres barques à demi-pourries. Quand il descend dans la tombe, il laisse quatre-vingt-cinq navires de guerre organisés avec ordre, un état-major instruit, des équipages excellents, des arsenaux abondamment pourvus, une administration probe et intelligente.

Sous Louis XIV, et après un premier déclin, l'ère de prospérité se poursuit avec Colbert et son fils le marquis de Seignelay. Puis comme si ces deux hommes étaient, en France, les seuls soutiens de cet édifice si habilement construit, tout s'écroule une dixième fois entre les mains des deux Pontchartrain.

Louis XV monte sur le trône; la décadence s'accroît encore; les approvisionnements sont épuisés, les chantiers sont vides, les matelots mourant de faim désertent en masse, les officiers ne sont plus payés et le triste ministre Berryer, consommant la ruine de la flotte.

De 1761 à 1771, les ducs de Choiseul-Praslin et de Choiseul-Stainville s'appliquent à la relever. Une quatrième chute, la plus profonde, lui est infligée par le chef le plus nul qui ait jamais été placé à la tête d'un grand service public, Bourgeois de Boyne.

Avec Louis XVI, les ministres de Sarines et de Castrics revivifient la marine une fois encore. Le traité de 1763 avait été le châtiement mérité de l'abandon systématique de notre établissement naval. Grâce à ces habiles ministres, la flotte reconstruite jette un vif éclat pendant la guerre de l'indépendance américaine, et peut revendiquer, en grand orgueil, l'honneur de la paix qui la termine.

A la veille de la Révolution, la France possédait 73 vaisseaux de ligne et 30,000 marins inscrits et un état-major incomparable.

Quelques années s'écoulaient. Tout disparaît pour la cinquième fois sous les sottises maritimes de la Constituante et cette loi lamentable, criminelle d'avril 1791 qui, malgré les protestations de quelques marins faisant partie de l'assemblée, bouleversa le commandement, confondit la marine du commerce avec celle de l'Etat, détruit l'institution des canonnières-matelots, provoque l'émigration des officiers, sème partout le désordre et l'indiscipline.

Cela est-il changé de nos jours? Nous ne le pensons pas. Ecrivez cette conversation recueillie par mon camarade et ami le capitaine de vaisseau de Prayssac. On demande à l'un des hommes les mieux en courant de notre état social s'il lisait les journaux et les revues de la marine. Il sourit et répond: «Et vous, lisez-vous le Journal des mineurs?»

Méditez ce cri du cœur, qui est comme la conclusion d'une brochure parue il y a deux ans: «Il est temps d'en finir avec tout ce luxe état-major naval. Notre marine de guerre n'est qu'une superfétation.» Comme cela paraît aujourd'hui bien en situation après les défaites navales qui font perdre à l'Espagne toutes ses colonies, et après notre recul à Fachoda!

«C'est ainsi que, dans notre pays, la prospérité de la marine n'a jamais été que l'œuvre passagère, éphémère, de quelques hommes supérieurs venus à des intervalles éloignés et dont les idées, sans racine dans le pays, ont toujours disparu avec eux. L'esprit de suite est absent et l'on assiste, désolé, à de continuelles alternatives de grandeur et de décadence.»

Nos gouvernants dirigent-ils mieux qu'ils n'organisent? Pas d'avantage — et, à toutes les époques, ils imposent à nos armateurs, je ne sais quelle tactique timide et languissante dont Suffren put seul s'affranchir.

N'est-ce pas, dès lors, par une singulière inconséquence que notre peuple, sentant que l'avenir est dans l'exploration des contrées neuves, s'est toujours lancé, à corps perdu, dans les conquêtes coloniales et n'a jamais songé à forger l'instrument de guerre sans lequel il les perd tous jours, comme il a perdu les Indes, le Canada, les Grandes Antilles, l'île de France, les Malouines, les Seychelles, etc.?

C'est cette contradiction qu'il faut faire cesser enfin. C'est, je le répète, l'esprit public qu'il faut réformer. C'est le peuple qu'il faut pousser à rechercher les profits que la mer seule peut donner. C'est à la presse, c'est au gouvernement à faire naître le sens marin en France.

On n'y arrivera qu'en modifiant les lois qui ont fait de tant de Français de petits bourgeois ou de maigres fonctionnaires, sans idéal, sans ambitions, sans larges horizons, qui ont tant de fois dans le corps social, cette ève ardent qui ne se retrouve plus que chez des soldats et des explorateurs. Sans doute, on les admire, mais l'on ne sait ni les suivre, ni les diriger, ni les soutenir.

Ce sont nos programmes d'instruction qu'il faut changer. Non seulement ils semblent faits pour détruire l'esprit de l'entreprise, mais encore l'esprit pratique.

Interrogez sur la question d'Egypte un instituteur à double brevet. Vous le trouvez ferré à glace sur Aménophis, Sésostris et la conquête de Cambyses. Parlez-lui d'Aboukir, de la campagne de 1798, des conséquences d'une défaite qui pèse encore sur nous aujourd'hui. Il n'y a pas réfléchi. Parlez-lui de Trafalgar. C'est une épisode de nos guerres. Il n'a jamais vu cette bataille cont-nait en germe l'abaissement de la France maritime et coloniale.

Certes, je ne suis pas suspect de tendresse pour la plupart des hommes qui ont été les premiers à nous faire perdre l'Egypte, mais il leur sera beaucoup pardonné parce qu'il aura beaucoup aimé la marine et que le premier parmi nos hommes politiques, il aura compris sa mission.

Le jour où, comme lui, tous nos compatriotes seront convaincus qu'un pays n'est grand que par son expansion hors des frontières, les cuirassés et les croiseurs descendront des chantiers, nos arsenaux regorgeront de ressources, nos routes maritimes seront assurées, notre stratégie coloniale et navale créée — et alors, si cela devient nécessaire, nous pourrons reprendre la conversation avec nos rivaux, sur le ton du baron d'Haussez, s'adressant à l'ambassadeur d'Angleterre, dans une conversation intime, à la veille de la conquête de l'Algérie.

Monsieur l'ambassadeur, l'expédition se fera malgré vous. Vous menaces ne nous émeuvent pas, et si vous insistez, nous vous dirons très nettement: «Allez vous f... f...» Seulement le ministre des affaires étrangères vous traduira cela en langage diplomatique.

«L'histoire vaut la peine d'être contée. D'autant qu'elle irrite les uns et enthousiasme les autres. M. Jules Bois, qui s'en est fait l'avocat l'autre soir à la Société psychologique, a dû s'en apercevoir, car la séance fut houleuse, et le président lui-même, le docteur Bérillon, qui est franchement matérialiste, a eu un court moment de collaboration. Cependant, la majorité a accueilli avec des applaudissements cette assurance de la survie qui nous vient d'une simple bourgeoisie américaine. Elle s'appelle Mme Pipers et a le don pas banal, certes, de devenir souvent la messagère, le «médiu», comme on dit, des entités désincarnées ou plus simplement des esprits.»

Certes les esprits nous parlent depuis longtemps de ces phénomènes, mais le scepticisme de la masse et l'indifférence plutôt méprisante des savants les avait jusqu'ici mal accueillis. Aussi faut-il noter comme un signe des temps, le veto tout à coup favorable de la Société des recherches psychiques de Londres et d'Amérique. Quatre des membres les plus importants de cette association des plus respectés, à la tête de laquelle a été placé l'illustre William Crookes, ont signé ce singulier aveu sur l'immortalité possible de l'âme: ce sont le professeur James, le professeur Lodge, M. Myers, de l'Université de Cambridge, et le docteur Hodgson, de Boston.

Inutile de dire que pour ceux qui, comme nous, croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence de Dieu et à la religion, il n'y a rien là d'extraordinaire, mais la foule des sceptiques, des hésitants, des inquiets sera certainement émue de cette attitude qui dément les négations dédaigneuses des matérialistes.

Qui donc a ainsi transformé l'opinion d'aussi importants leaders de l'expérimentation? Une simple femme, une sorte de voyante qui habite dans les environs de Boston, dans une localité modeste dont la gare est sans cesse envahie de visiteurs. En hiver, un train ne les attend pour les conduire à la petite maison de bois où habite Mme Pipers. C'est une blonde un peu anémique de trente-cinq ans, assez jolie, d'une honnêteté scrupuleuse, pieuse aussi. Depuis assez longtemps déjà, pareille à Mlle Couédon, elle était investie d'une personnalité différente de la sienne, un certain docteur français nommé Phinuit et mort à Lyon. Elle fut visitée par M. Paul Bourget qui nous a conté, à propos des «plaisirs américains», son interview avec la voyante. Il essaya la clairvoyance de Phinuit en présentant à son médium, Mme Pipers, une petite pendule de voyage. «Comment arrivait-elle, dit en propres termes M. Paul Bourget, à me dire et la profession de l'ancien propriétaire de la pendule? — Il était peintre — et son genre de suicide? — Il avait une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Phinuit! Mes mains qu'elle tenait entre les siennes, lui révélèrent-elles par des frémissements perceptibles à l'hypercité de ses nerfs, mes impressions sur et à l'un de ses mots et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il faut toujours laisser une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable, et qui devint mes pensées et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère.»

Elle l'était si bien, que le premier converti fut l'adversaire le plus acharné des esprits, le docteur Hodgson. Celui-ci crut dévaler les présentes trucs de Mme Pipers; il déclara qu'Eusapia Paladino, le sujet apprécié de Lambrusco, du colonel de Rochas, mes-tes prises par M. Lockroy, mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il aura beaucoup aimé la marine et que le premier parmi nos hommes politiques, il aura compris sa mission.

Le jour où, comme lui, tous nos compatriotes seront convaincus qu'un pays n'est grand que par son expansion hors des frontières, les cuirassés et les croiseurs descendront des chantiers, nos arsenaux regorgeront de ressources, nos routes maritimes seront assurées, notre stratégie coloniale et navale créée — et alors, si cela devient nécessaire, nous pourrons reprendre la conversation avec nos rivaux, sur le ton du baron d'Haussez, s'adressant à l'ambassadeur d'Angleterre, dans une conversation intime, à la veille de la conquête de l'Algérie.

«L'histoire vaut la peine d'être contée. D'autant qu'elle irrite les uns et enthousiasme les autres. M. Jules Bois, qui s'en est fait l'avocat l'autre soir à la Société psychologique, a dû s'en apercevoir, car la séance fut houleuse, et le président lui-même, le docteur Bérillon, qui est franchement matérialiste, a eu un court moment de collaboration. Cependant, la majorité a accueilli avec des applaudissements cette assurance de la survie qui nous vient d'une simple bourgeoisie américaine. Elle s'appelle Mme Pipers et a le don pas banal, certes, de devenir souvent la messagère, le «médiu», comme on dit, des entités désincarnées ou plus simplement des esprits.»

Certes les esprits nous parlent depuis longtemps de ces phénomènes, mais le scepticisme de la masse et l'indifférence plutôt méprisante des savants les avait jusqu'ici mal accueillis. Aussi faut-il noter comme un signe des temps, le veto tout à coup favorable de la Société des recherches psychiques de Londres et d'Amérique. Quatre des membres les plus importants de cette association des plus respectés, à la tête de laquelle a été placé l'illustre William Crookes, ont signé ce singulier aveu sur l'immortalité possible de l'âme: ce sont le professeur James, le professeur Lodge, M. Myers, de l'Université de Cambridge, et le docteur Hodgson, de Boston.

Inutile de dire que pour ceux qui, comme nous, croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence de Dieu et à la religion, il n'y a rien là d'extraordinaire, mais la foule des sceptiques, des hésitants, des inquiets sera certainement émue de cette attitude qui dément les négations dédaigneuses des matérialistes.

Qui donc a ainsi transformé l'opinion d'aussi importants leaders de l'expérimentation? Une simple femme, une sorte de voyante qui habite dans les environs de Boston, dans une localité modeste dont la gare est sans cesse envahie de visiteurs. En hiver, un train ne les attend pour les conduire à la petite maison de bois où habite Mme Pipers. C'est une blonde un peu anémique de trente-cinq ans, assez jolie, d'une honnêteté scrupuleuse, pieuse aussi. Depuis assez longtemps déjà, pareille à Mlle Couédon, elle était investie d'une personnalité différente de la sienne, un certain docteur français nommé Phinuit et mort à Lyon. Elle fut visitée par M. Paul Bourget qui nous a conté, à propos des «plaisirs américains», son interview avec la voyante. Il essaya la clairvoyance de Phinuit en présentant à son médium, Mme Pipers, une petite pendule de voyage. «Comment arrivait-elle, dit en propres termes M. Paul Bourget, à me dire et la profession de l'ancien propriétaire de la pendule? — Il était peintre — et son genre de suicide? — Il avait une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Phinuit! Mes mains qu'elle tenait entre les siennes, lui révélèrent-elles par des frémissements perceptibles à l'hypercité de ses nerfs, mes impressions sur et à l'un de ses mots et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il faut toujours laisser une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable, et qui devint mes pensées et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère.»

Elle l'était si bien, que le premier converti fut l'adversaire le plus acharné des esprits, le docteur Hodgson. Celui-ci crut dévaler les présentes trucs de Mme Pipers; il déclara qu'Eusapia Paladino, le sujet apprécié de Lambrusco, du colonel de Rochas, mes-tes prises par M. Lockroy, mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il aura beaucoup aimé la marine et que le premier parmi nos hommes politiques, il aura compris sa mission.

Le jour où, comme lui, tous nos compatriotes seront convaincus qu'un pays n'est grand que par son expansion hors des frontières, les cuirassés et les croiseurs descendront des chantiers, nos arsenaux regorgeront de ressources, nos routes maritimes seront assurées, notre stratégie coloniale et navale créée — et alors, si cela devient nécessaire, nous pourrons reprendre la conversation avec nos rivaux, sur le ton du baron d'Haussez, s'adressant à l'ambassadeur d'Angleterre, dans une conversation intime, à la veille de la conquête de l'Algérie.

«L'histoire vaut la peine d'être contée. D'autant qu'elle irrite les uns et enthousiasme les autres. M. Jules Bois, qui s'en est fait l'avocat l'autre soir à la Société psychologique, a dû s'en apercevoir, car la séance fut houleuse, et le président lui-même, le docteur Bérillon, qui est franchement matérialiste, a eu un court moment de collaboration. Cependant, la majorité a accueilli avec des applaudissements cette assurance de la survie qui nous vient d'une simple bourgeoisie américaine. Elle s'appelle Mme Pipers et a le don pas banal, certes, de devenir souvent la messagère, le «médiu», comme on dit, des entités désincarnées ou plus simplement des esprits.»

Certes les esprits nous parlent depuis longtemps de ces phénomènes, mais le scepticisme de la masse et l'indifférence plutôt méprisante des savants les avait jusqu'ici mal accueillis. Aussi faut-il noter comme un signe des temps, le veto tout à coup favorable de la Société des recherches psychiques de Londres et d'Amérique. Quatre des membres les plus importants de cette association des plus respectés, à la tête de laquelle a été placé l'illustre William Crookes, ont signé ce singulier aveu sur l'immortalité possible de l'âme: ce sont le professeur James, le professeur Lodge, M. Myers, de l'Université de Cambridge, et le docteur Hodgson, de Boston.

Inutile de dire que pour ceux qui, comme nous, croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence de Dieu et à la religion, il n'y a rien là d'extraordinaire, mais la foule des sceptiques, des hésitants, des inquiets sera certainement émue de cette attitude qui dément les négations dédaigneuses des matérialistes.

Qui donc a ainsi transformé l'opinion d'aussi importants leaders de l'expérimentation? Une simple femme, une sorte de voyante qui habite dans les environs de Boston, dans une localité modeste dont la gare est sans cesse envahie de visiteurs. En hiver, un train ne les attend pour les conduire à la petite maison de bois où habite Mme Pipers. C'est une blonde un peu anémique de trente-cinq ans, assez jolie, d'une honnêteté scrupuleuse, pieuse aussi. Depuis assez longtemps déjà, pareille à Mlle Couédon, elle était investie d'une personnalité différente de la sienne, un certain docteur français nommé Phinuit et mort à Lyon. Elle fut visitée par M. Paul Bourget qui nous a conté, à propos des «plaisirs américains», son interview avec la voyante. Il essaya la clairvoyance de Phinuit en présentant à son médium, Mme Pipers, une petite pendule de voyage. «Comment arrivait-elle, dit en propres termes M. Paul Bourget, à me dire et la profession de l'ancien propriétaire de la pendule? — Il était peintre — et son genre de suicide? — Il avait une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Phinuit! Mes mains qu'elle tenait entre les siennes, lui révélèrent-elles par des frémissements perceptibles à l'hypercité de ses nerfs, mes impressions sur et à l'un de ses mots et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il faut toujours laisser une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable, et qui devint mes pensées et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère.»

Elle l'était si bien, que le premier converti fut l'adversaire le plus acharné des esprits, le docteur Hodgson. Celui-ci crut dévaler les présentes trucs de Mme Pipers; il déclara qu'Eusapia Paladino, le sujet apprécié de Lambrusco, du colonel de Rochas, mes-tes prises par M. Lockroy, mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il aura beaucoup aimé la marine et que le premier parmi nos hommes politiques, il aura compris sa mission.

Le jour où, comme lui, tous nos compatriotes seront convaincus qu'un pays n'est grand que par son expansion hors des frontières, les cuirassés et les croiseurs descendront des chantiers, nos arsenaux regorgeront de ressources, nos routes maritimes seront assurées, notre stratégie coloniale et navale créée — et alors, si cela devient nécessaire, nous pourrons reprendre la conversation avec nos rivaux, sur le ton du baron d'Haussez, s'adressant à l'ambassadeur d'Angleterre, dans une conversation intime, à la veille de la conquête de l'Algérie.

«L'histoire vaut la peine d'être contée. D'autant qu'elle irrite les uns et enthousiasme les autres. M. Jules Bois, qui s'en est fait l'avocat l'autre soir à la Société psychologique, a dû s'en apercevoir, car la séance fut houleuse, et le président lui-même, le docteur Bérillon, qui est franchement matérialiste, a eu un court moment de collaboration. Cependant, la majorité a accueilli avec des applaudissements cette assurance de la survie qui nous vient d'une simple bourgeoisie américaine. Elle s'appelle Mme Pipers et a le don pas banal, certes, de devenir souvent la messagère, le «médiu», comme on dit, des entités désincarnées ou plus simplement des esprits.»

Certes les esprits nous parlent depuis longtemps de ces phénomènes, mais le scepticisme de la masse et l'indifférence plutôt méprisante des savants les avait jusqu'ici mal accueillis. Aussi faut-il noter comme un signe des temps, le veto tout à coup favorable de la Société des recherches psychiques de Londres et d'Amérique. Quatre des membres les plus importants de cette association des plus respectés, à la tête de laquelle a été placé l'illustre William Crookes, ont signé ce singulier aveu sur l'immortalité possible de l'âme: ce sont le professeur James, le professeur Lodge, M. Myers, de l'Université de Cambridge, et le docteur Hodgson, de Boston.

Inutile de dire que pour ceux qui, comme nous, croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence de Dieu et à la religion, il n'y a rien là d'extraordinaire, mais la foule des sceptiques, des hésitants, des inquiets sera certainement émue de cette attitude qui dément les négations dédaigneuses des matérialistes.

Qui donc a ainsi transformé l'opinion d'aussi importants leaders de l'expérimentation? Une simple femme, une sorte de voyante qui habite dans les environs de Boston, dans une localité modeste dont la gare est sans cesse envahie de visiteurs. En hiver, un train ne les attend pour les conduire à la petite maison de bois où habite Mme Pipers. C'est une blonde un peu anémique de trente-cinq ans, assez jolie, d'une honnêteté scrupuleuse, pieuse aussi. Depuis assez longtemps déjà, pareille à Mlle Couédon, elle était investie d'une personnalité différente de la sienne, un certain docteur français nommé Phinuit et mort à Lyon. Elle fut visitée par M. Paul Bourget qui nous a conté, à propos des «plaisirs américains», son interview avec la voyante. Il essaya la clairvoyance de Phinuit en présentant à son médium, Mme Pipers, une petite pendule de voyage. «Comment arrivait-elle, dit en propres termes M. Paul Bourget, à me dire et la profession de l'ancien propriétaire de la pendule? — Il était peintre — et son genre de suicide? — Il avait une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Phinuit! Mes mains qu'elle tenait entre les siennes, lui révélèrent-elles par des frémissements perceptibles à l'hypercité de ses nerfs, mes impressions sur et à l'un de ses mots et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il faut toujours laisser une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable, et qui devint mes pensées et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère.»

«L'histoire vaut la peine d'être contée. D'autant qu'elle irrite les uns et enthousiasme les autres. M. Jules Bois, qui s'en est fait l'avocat l'autre soir à la Société psychologique, a dû s'en apercevoir, car la séance fut houleuse, et le président lui-même, le docteur Bérillon, qui est franchement matérialiste, a eu un court moment de collaboration. Cependant, la majorité a accueilli avec des applaudissements cette assurance de la survie qui nous vient d'une simple bourgeoisie américaine. Elle s'appelle Mme Pipers et a le don pas banal, certes, de devenir souvent la messagère, le «médiu», comme on dit, des entités désincarnées ou plus simplement des esprits.»

Certes les esprits nous parlent depuis longtemps de ces phénomènes, mais le scepticisme de la masse et l'indifférence plutôt méprisante des savants les avait jusqu'ici mal accueillis. Aussi faut-il noter comme un signe des temps, le veto tout à coup favorable de la Société des recherches psychiques de Londres et d'Amérique. Quatre des membres les plus importants de cette association des plus respectés, à la tête de laquelle a été placé l'illustre William Crookes, ont signé ce singulier aveu sur l'immortalité possible de l'âme: ce sont le professeur James, le professeur Lodge, M. Myers, de l'Université de Cambridge, et le docteur Hodgson, de Boston.

Inutile de dire que pour ceux qui, comme nous, croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence de Dieu et à la religion, il n'y a rien là d'extraordinaire, mais la foule des sceptiques, des hésitants, des inquiets sera certainement émue de cette attitude qui dément les négations dédaigneuses des matérialistes.

Qui donc a ainsi transformé l'opinion d'aussi importants leaders de l'expérimentation? Une simple femme, une sorte de voyante qui habite dans les environs de Boston, dans une localité modeste dont la gare est sans cesse envahie de visiteurs. En hiver, un train ne les attend pour les conduire à la petite maison de bois où habite Mme Pipers. C'est une blonde un peu anémique de trente-cinq ans, assez jolie, d'une honnêteté scrupuleuse, pieuse aussi. Depuis assez longtemps déjà, pareille à Mlle Couédon, elle était investie d'une personnalité différente de la sienne, un certain docteur français nommé Phinuit et mort à Lyon. Elle fut visitée par M. Paul Bourget qui nous a conté, à propos des «plaisirs américains», son interview avec la voyante. Il essaya la clairvoyance de Phinuit en présentant à son médium, Mme Pipers, une petite pendule de voyage. «Comment arrivait-elle, dit en propres termes M. Paul Bourget, à me dire et la profession de l'ancien propriétaire de la pendule? — Il était peintre — et son genre de suicide? — Il avait une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Phinuit! Mes mains qu'elle tenait entre les siennes, lui révélèrent-elles par des frémissements perceptibles à l'hypercité de ses nerfs, mes impressions sur et à l'un de ses mots et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il faut toujours laisser une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable, et qui devint mes pensées et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère.»

Elle l'était si bien, que le premier converti fut l'adversaire le plus acharné des esprits, le docteur Hodgson. Celui-ci crut dévaler les présentes trucs de Mme Pipers; il déclara qu'Eusapia Paladino, le sujet apprécié de Lambrusco, du colonel de Rochas, mes-tes prises par M. Lockroy, mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il aura beaucoup aimé la marine et que le premier parmi nos hommes politiques, il aura compris sa mission.

Le jour où, comme lui, tous nos compatriotes seront convaincus qu'un pays n'est grand que par son expansion hors des frontières, les cuirassés et les croiseurs descendront des chantiers, nos arsenaux regorgeront de ressources, nos routes maritimes seront assurées, notre stratégie coloniale et navale créée — et alors, si cela devient nécessaire, nous pourrons reprendre la conversation avec nos rivaux, sur le ton du baron d'Haussez, s'adressant à l'ambassadeur d'Angleterre, dans une conversation intime, à la veille de la conquête de l'Algérie.

«L'histoire vaut la peine d'être contée. D'autant qu'elle irrite les uns et enthousiasme les autres. M. Jules Bois, qui s'en est fait l'avocat l'autre soir à la Société psychologique, a dû s'en apercevoir, car la séance fut houleuse, et le président lui-même, le docteur Bérillon, qui est franchement matérialiste, a eu un court moment de collaboration. Cependant, la majorité a accueilli avec des applaudissements cette assurance de la survie qui nous vient d'une simple bourgeoisie américaine. Elle s'appelle Mme Pipers et a le don pas banal, certes, de devenir souvent la messagère, le «médiu», comme on dit, des entités désincarnées ou plus simplement des esprits.»

Certes les esprits nous parlent depuis longtemps de ces phénomènes, mais le scepticisme de la masse et l'indifférence plutôt méprisante des savants les avait jusqu'ici mal accueillis. Aussi faut-il noter comme un signe des temps, le veto tout à coup favorable de la Société des recherches psychiques de Londres et d'Amérique. Quatre des membres les plus importants de cette association des plus respectés, à la tête de laquelle a été placé l'illustre William Crookes, ont signé ce singulier aveu sur l'immortalité possible de l'âme: ce sont le professeur James, le professeur Lodge, M. Myers, de l'Université de Cambridge, et le docteur Hodgson, de Boston.

Inutile de dire que pour ceux qui, comme nous, croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence de Dieu et à la religion, il n'y a rien là d'extraordinaire, mais la foule des sceptiques, des hésitants, des inquiets sera certainement émue de cette attitude qui dément les négations dédaigneuses des matérialistes.

Qui donc a ainsi transformé l'opinion d'aussi importants leaders de l'expérimentation? Une simple femme, une sorte de voyante qui habite dans les environs de Boston, dans une localité modeste dont la gare est sans cesse envahie de visiteurs. En hiver, un train ne les attend pour les conduire à la petite maison de bois où habite Mme Pipers. C'est une blonde un peu anémique de trente-cinq ans, assez jolie, d'une honnêteté scrupuleuse, pieuse aussi. Depuis assez longtemps déjà, pareille à Mlle Couédon, elle était investie d'une personnalité différente de la sienne, un certain docteur français nommé Phinuit et mort à Lyon. Elle fut visitée par M. Paul Bourget qui nous a conté, à propos des «plaisirs américains», son interview avec la voyante. Il essaya la clairvoyance de Phinuit en présentant à son médium, Mme Pipers, une petite pendule de voyage. «Comment arrivait-elle, dit en propres termes M. Paul Bourget, à me dire et la profession de l'ancien propriétaire de la pendule? — Il était peintre — et son genre de suicide? — Il avait une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Phinuit! Mes mains qu'elle tenait entre les siennes, lui révélèrent-elles par des frémissements perceptibles à l'hypercité de ses nerfs, mes impressions sur et à l'un de ses mots et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il faut toujours laisser une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable, et qui devint mes pensées et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère.»

Elle l'était si bien, que le premier converti fut l'adversaire le plus acharné des esprits, le docteur Hodgson. Celui-ci crut dévaler les présentes trucs de Mme Pipers; il déclara qu'Eusapia Paladino, le sujet apprécié de Lambrusco, du colonel de Rochas, mes-tes prises par M. Lockroy, mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il aura beaucoup aimé la marine et que le premier parmi nos hommes politiques, il aura compris sa mission.

Le jour où, comme lui, tous nos compatriotes seront convaincus qu'un pays n'est grand que par son expansion hors des frontières, les cuirassés et les croiseurs descendront des chantiers, nos arsenaux regorgeront de ressources, nos routes maritimes seront assurées, notre stratégie coloniale et navale créée — et alors, si cela devient nécessaire, nous pourrons reprendre la conversation avec nos rivaux, sur le ton du baron d'Haussez, s'adressant à l'ambassadeur d'Angleterre, dans une conversation intime, à la veille de la conquête de l'Algérie.

«L'histoire vaut la peine d'être contée. D'autant qu'elle irrite les uns et enthousiasme les autres. M. Jules Bois, qui s'en est fait l'avocat l'autre soir à la Société psychologique, a dû s'en apercevoir, car la séance fut houleuse, et le président lui-même, le docteur Bérillon, qui est franchement matérialiste, a eu un court moment de collaboration. Cependant, la majorité a accueilli avec des applaudissements cette assurance de la survie qui nous vient d'une simple bourgeoisie américaine. Elle s'appelle Mme Pipers et a le don pas banal, certes, de devenir souvent la messagère, le «médiu», comme on dit, des entités désincarnées ou plus simplement des esprits.»

Certes les esprits nous parlent depuis longtemps de ces phénomènes, mais le scepticisme de la masse et l'indifférence plutôt méprisante des savants les avait jusqu'ici mal accueillis. Aussi faut-il noter comme un signe des temps, le veto tout à coup favorable de la Société des recherches psychiques de Londres et d'Amérique. Quatre des membres les plus importants de cette association des plus respectés, à la tête de laquelle a été placé l'illustre William Crookes, ont signé ce singulier aveu sur l'immortalité possible de l'âme: ce sont le professeur James, le professeur Lodge, M. Myers, de l'Université de Cambridge, et le docteur Hodgson, de Boston.

Inutile de dire que pour ceux qui, comme nous, croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence de Dieu et à la religion, il n'y a rien là d'extraordinaire, mais la foule des sceptiques, des hésitants, des inquiets sera certainement émue de cette attitude qui dément les négations dédaigneuses des matérialistes.

Qui donc a ainsi transformé l'opinion d'aussi importants leaders de l'expérimentation? Une simple femme, une sorte de voyante qui habite dans les environs de Boston, dans une localité modeste dont la gare est sans cesse envahie de visiteurs. En hiver, un train ne les attend pour les conduire à la petite maison de bois où habite Mme Pipers. C'est une blonde un peu anémique de trente-cinq ans, assez jolie, d'une honnêteté scrupuleuse, pieuse aussi. Depuis assez longtemps déjà, pareille à Mlle Couédon, elle était investie d'une personnalité différente de la sienne, un certain docteur français nommé Phinuit et mort à Lyon. Elle fut visitée par M. Paul Bourget qui nous a conté, à propos des «plaisirs américains», son interview avec la voyante. Il essaya la clairvoyance de Phinuit en présentant à son médium, Mme Pipers, une petite pendule de voyage. «Comment arrivait-elle, dit en propres termes M. Paul Bourget, à me dire et la profession de l'ancien propriétaire de la pendule? — Il était peintre — et son genre de suicide? — Il avait une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Phinuit! Mes mains qu'elle tenait entre les siennes, lui révélèrent-elles par des frémissements perceptibles à l'hypercité de ses nerfs, mes impressions sur et à l'un de ses mots et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il faut toujours laisser une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable, et qui devint mes pensées et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère.»

Pensée d'Automne.

Tout ce qui dort en nous trouve un jour son réveil. A l'heure d'espérance ou de mélancolie. Tout ce qui chante à l'ombre ou rayonne au soleil. Les oiseaux qu'on délaie et les fleurs qu'on oublie.

Mais quelqu'fois, laissant les beaux jours en attendant l'horizon clair et doré et tout. Les années bien longtemps gardent un parfum dans le gosier muet, dans la corolle éclose.

Pour les yeux, la vie est trop de beaux rayons Pour que la fleur d'un rêve y ait vite fondu. D'autres ont vu la neige emplir tous les vides. On leur espoir semait quelque maison dorée.

Puis, la saison passée et le printemps éteint. On se souvient des fleurs et des chansons d'été. Et l'on se dit: «C'est tout ce que j'ai eu de bien. Et l'on se dit: «C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»

«C'est tout ce que j'ai eu de bien.»